

Mariam Baouardy, Bienheureuse Sœur Marie de Jésus Crucifié (1846-1878), mystique de Palestine

Farah MÉBARKI
Historienne, Carmel de Bethléem

L'anneau invisible, ou la poésie palestinienne d'une petite sainte arabe

Mariam Baouardy, en religion Sœur Marie de Jésus Crucifié, était une petite¹ Arabe de Galilée devenue carmélite. Dans le XIX^e siècle des nouvelles fortunes industrielles et de la libre pensée, elle, dans son humilité de sœur converse², illettrée en arabe comme en français³, avait

1 A son entrée au Carmel de Pau, le 16 juin 1867, Mariam est âgée de 21 ans. Sa taille, sa morphologie et même son espièglerie sont cependant celles d'une fillette. Les traumatismes de la petite enfance, la misère et les privations de l'adolescence ont pu entraver son développement physique et sa maturation psychique. Selon Mère Marie-Thérèse-Elie, prieure et maîtresse des novices à Pau, « A la voir, on ne lui aurait pas donné plus de 12 ans. Sa petite taille, sa figure candide, sa difficulté de s'exprimer en notre langue, sa profonde ignorance de toutes choses, tout cela réuni en faisait un vrai type de l'enfance. (...) Aussi ne pouvions-nous guère la désigner entre nous que sous le nom de la Petite Sœur. » (Vie merveilleuse, I, p. 35). Dans ses Notes biographiques pour le procès informatif sur les vertus de la carmélite, l'abbé Bordachar donne ce portrait de Mariam à 29 ans : « considérée de près, dans la forme et la mobilité des traits de son visage et dans la naïveté et la vivacité de ses mouvements, surtout durant ses récréations, et lorsqu'il ne s'agissait pas de traiter d'affaires sérieuses, ce n'était plus qu'une enfant de 12 à 15 ans. (...) Sa taille est ordinaire, plutôt petite que grande et peut mesurer 1m.40. »

2 Chargée des tâches matérielles. Ayant travaillé à la cuisine chez son oncle adoptif, puis comme domestique dans plusieurs familles dont les Najjiar à Marseille, qui l'employèrent en 1863 comme cuisinière, Mariam fut affectée aux tâches de la cuisine, de la lessive et du jardin au Carmel de Pau lorsqu'elle y fut admise. Cette charge lui fut retirée rapidement, le chapitre ayant promu la novice religieuse de chœur. Après avoir demandé plusieurs fois à reprendre sa première condition, Mariam obtint gain de cause en 1871.

3 Quelques mois avant sa mort, Mariam se présentait encore, le 16 avril 1878, dans une lettre dictée pour le nouveau pape Léon XIII, comme « une pauvre sœur converse, qui ne sait ni lire ni écrire » (Lettres, p. 498). A son entrée au Carmel de

fait jaillir le merveilleux de ses charismes : extases, lévitations, stigmates, transverbération du cœur, apparitions, prophéties, possessions, poésie, savoir mystérieux. Le verbe de Mariam, surtout, impressionnait parce que jailli de la joie qui l'habitait avec la force et la grâce du chant de louange, et modelé souvent en paraboles qui traduisaient, selon la très ancienne tradition orientale, des mystères à enseigner. L'un de ses motifs favoris était le rosier, qui pouvait représenter Jésus, l'Eglise, une communauté religieuse, ses stigmates,... symbole immémorial du lieu sacré, divin, dont les Sassanides avaient planté leurs jardins, orné leurs tapis, diffusé la beauté jusqu'en Italie et en Europe à travers le thème du jardin marial clos de sa pergola de roses et le mouvement du Rosaire. Lors d'une extase, le 15 octobre 1873, relatée dans la *Vie merveilleuse* (II, p. 86), Mariam entend le Seigneur appeler sainte Thérèse d'Avila « Rose Thérèse » ; la *Madre* est, elle aussi, la rose et même le rosier : « Ma fille, dit-il, mon désir est que tu donnes ton parfum au Roi des Rois. Ma fille, je t'ai établie pour donner les fleurs au Roi des Rois... »

« A qui ressemblerais-je, Seigneur ? A une rose qu'on coupe et laisse sécher dans la main ? Elle perd son parfum, mais si elle reste sur le rosier, elle est toujours fraîche et belle, et elle garde tout son parfum. Gardez-moi, en vous Seigneur, pour me donner la vie ! »

« Le Seigneur dit : Les roses sont pour les autres et les épines pour vous. (...) Et oui, c'est fini, je garderai l'épine jusqu'à ce qu'elle prendra racine, et quand elle poussera, le Seigneur la plantera. On m'a dit : Après que l'arbre sera planté, il portera des roses et des parfums. (...) Le Seigneur dit : Et vous ne serez pas jalouse, si l'épine qui se produit en vous produira des roses pour les autres ? »

« J'ai vu un jardin avec plusieurs rosiers verts en fleurs. A côté de ce massif, poussait un rosier tout seul encore plus fleuri et plus beau que tout le reste. Un jardinier est venu – c'était certainement le Seigneur – et il a transplanté ce rosier magnifique dans une partie obscure du jardin. L'arbuste se retrouva privé de soleil, de rosée et de joie. Du coup, ses branches se penchèrent, ses feuilles jaunirent, ses fleurs se flétrirent au

Pau, elle avait dû apprendre le français et le latin, mais sa difficulté à lire l'un et l'autre resta très grande, malgré ses efforts. Elle rédigeait avec peine et maladresse (« quelques lignes plus ou moins estropiées et en un caractère de sa façon », note le père Etienne Bordachar), ce qui ne l'empêcha pas d'écrire abondamment, grâce à la main amicale qu'une ou l'autre de ses consœurs lui prêtait.

point qu'après quelque temps, on aurait pu le croire presque mort. Les autres rosiers se dirent alors : « Celui-ci doit être arraché, puisqu'il est maintenant séché et comme sans vie ! » Le maître du jardin survint et interpella le massif florissant : « Vous jugez avec l'apparence ! Si vous-mêmes aviez été privés d'eau et de soleil, à l'heure présente, vous seriez déjà réduits en poussière. Attendez et vous verrez ! » Quelques temps plus tard, le jardinier sortit ce rosier de sa nuit profonde et l'arrosa. Très vite, il se remit à fleurir plus beau que jamais et son parfum se répandit dans tout le jardin, ce qui réjouit tous ses habitants et les fit rendre gloire à Dieu. »⁴

Mariam rêvait d'un carmel à Bethléem. Elle en fut la fondatrice et y mourut le 26 août 1878 à 32 ans. Elle fut aussi à l'origine du carmel de Nazareth⁵ et de l'établissement à Bethléem de la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus de Bétharram⁶. Pour l'Eglise, Mariam n'est encore que Bienheureuse, proclamée telle par le pape Jean Paul II le 13 novembre 1983. Mais le pape François ayant autorisé, en fin d'année dernière, la promulgation du décret concernant sa canonisation, l'Eglise catholique de Terre Sainte se réjouit de célébrer cette année, le 17 mai, l'élévation à la sainteté de Mariam⁷. La nouvelle a été annoncée il y a une semaine !

4 Respectivement : In Prières et Cantiques, CR6, p. 37. (Vie merveilleuse, II, p. 90, 19 octobre 1873). In Vie merveilleuse, II, pp. 193-194, 23 mars 1876. In Mariam, le petit rien de Jésus Crucifié, pp. 57-58, cité par le fr. Bernard-Marie.

5 L'inspiration d'établir un Carmel à Nazareth poussa Mariam, dès 1876, à en parler au patriarche latin de Jérusalem, Mgr Vincenzo Bracco, et à le convaincre pour obtenir de Rome le permis de fondation. En mai 1878, elle partit voir à Nazareth le terrain du futur monastère dont la construction ne commença qu'en 1903 en raison des refus répétés des autorités turques de délivrer l'autorisation nécessaire.

6 La congrégation dite de Bétharram a été fondée en 1835 par le père Michel Garicoïts en Béarn entre Lourdes et Pau. Le site éponyme des Pyrénées Atlantiques était renommé pour son sanctuaire marial. Après avoir longuement traité d'établir les religieux à Bethléem avec le père Auguste Etchécopar, leur supérieur général, et Mgr Bracco, Mariam s'adressa au pape Léon XIII à ce sujet (lettre du 16 avril 1878 in Lettres, pp. 497-498). En mai 1879, le père Pierre Estrate, qui fut le directeur spirituel de Mariam dès 1873 à Pau, concrétisa le projet de résidence bétharramite à Bethléem avec deux autres prêtres. Le monastère est immédiatement voisin du Carmel dont les pères assurent encore aujourd'hui la messe.

7 Une autre religieuse palestinienne sera honorée à Rome le même jour, la Bienheureuse Marie-Alphonsine, fondatrice de la congrégation des Sœurs du Rosaire. En cette année du cinquième centenaire de sainte Thérèse d'Avila, mère des Carmélites déchaussées, et de la détesse amplifiée d'un Moyen Orient anéanti

Sainte, Mariam l'est déjà en vérité depuis bien longtemps, dans le cœur des gens de Palestine. *Al-Qiddîseh*, « la Sainte », c'est ainsi qu'elle est nommée.

Mariam a vécu en Palestine dans la pauvreté, à Alexandrie et à Beyrouth comme domestique, à Marseille et à Pau en France, respectivement chez les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition (1865-1867, elle ne fut pas admise comme novice après ces deux années de postulat) et au Carmel, enfin et pour toujours à Bethléem où ses parents avaient sollicité la Vierge pour sa naissance. Elle était née grecque catholique, c'est-à-dire melkite⁸, le 5 janvier 1846. Elle est morte de la gangrène, après s'être cassé le bras gauche lors d'une chute le 22 août

par les conflits armés, Mariam est donnée en exemple comme messagère et artisanne de paix par sa vie de charité au service de tous, chrétiens et non-chrétiens. Le corps de Mariam a été exhumé de sa tombe au Carmel de Bethléem au moment de sa béatification. Des os furent prélevés et un reliquaire de verre éclaté, œuvre du P. Francesco Redaelli de Bétharram, placé dans l'église du couvent. Plus tard, une urne en argent fut offerte pour recevoir les ossements. Un reliquaire ancien a été acquis pour être l'écrin des reliques qui seront offertes au pape François : une composition des carmélites de jadis, réunissant une croix revêtue des cheveux de Mariam et une étoffe imprégnée du sang des stigmates. Etrangement, le 18 juillet 1877, « ravie en extase », Mariam avait prédit : « Un jour je verrai le Bon Dieu, et mon cœur sera rempli de joie et de bonheur... Le temps de ma prison finira... on viendra de tous côtés pour chercher des reliques » (*Vie merveilleuse*, II, p. 228). Le miracle ayant décidé la proclamation officielle de sainteté de Mariam à Rome fut la sauvegarde d'un nourrisson de Sicile, Emanuele lo Zito, né prématuré le 17 avril 2009 à Augusta, avec une grave pathologie cardiaque. Le bébé fut opéré moribond, à trois jours, avec le patronage d'une « relique de la Bienheureuse et une chaîne de prière réunissant famille, amis, prisonniers d'Augusta, inconnus et carmélites de Terre Sainte » (fr. Jean-Emmanuel De Ena, o.c.d., Toulouse, in Carmel).

8 Mariam fut baptisée le 15 janvier 1846 à l'église melkite d'I'billîn. Sa mère était de ce rite, son père, maronite. Près de l'église actuelle, la dévotion populaire a aménagé un petit monument où les pèlerins chrétiens et musulmans viennent allumer des cierges depuis plus d'un siècle. Là se tenait le logis des Baouardy. Les actuels propriétaires du terrain où se tenait cette maison paternelle, ont fait effectuer des travaux ayant permis de retrouver les fondations de la bâtisse ruinée, révélant une pièce unique bordée d'une espace pour les animaux, schéma traditionnel de la maison rurale monocellulaire. Ils en ont relevé les murs à l'ancienne, mais les poutres installées pour le toit attendent à ce jour leur couverture. Une chapelle dédiée à « Sainte Marie de Jésus Crucifié », la première en Terre Sainte, a été inaugurée le 18 avril 2015 au sein de la paroisse melkite grecque-catholique de I'bilîn.

1878 ⁹, lorsqu'elle allait porter de l'eau fraîche, dans le torride été de Judée, aux ouvriers musulmans qui bâtissaient son monastère. Dans une prière composée pour son carmel judéen, elle demandait : « (...) Donnez votre paix et votre amour à ce Carmel, qu'aucune puissance ni à présent ni à l'avenir ne puisse lui faire de mal. (...) Donnez la paix et l'union à tous ceux qui font du bien à cette maison. (...) » Elle réclamait cette grâce à Jésus de manière directe.

Son vécu immédiat de Dieu la situe dans la lignée des mystiques. Mais son expérience d'enfant de Galilée, née au village de I'billin, dans les basses collines plantées de figuiers, d'oliviers et d'amandiers, à mi-chemin entre Nazareth et Acre, où elle demeura jusqu'à l'âge de 8 ans, avait définitivement modelé sa pensée, sa psychologie, sa corde émotionnelle. C'est à cela que ma recherche a été attentive : le mysticisme de Mariam dans sa poétique palestinienne. J'ai travaillé essentiellement à partir du recueil de ses Lettres publiées par les Editions du Carmel, de ses *Prières et Cantiques* édités par le Patriarcat latin de Jérusalem (les références à ce livret seront notées CR, suivies d'un chiffre, comme dans la partition du livret, avec leur numéro de page) et de la *Vie merveilleuse de la Sœur Marie de Jésus Crucifié, Religieuse Carmélite du voile blanc*, ouvrage de témoignages directs sur les dits et gestes de Mariam, rassemblant les notes prises par les carmélites l'ayant côtoyée à Pau (1867-1870) puis à Bethléem (1875-1878), sur les ordres respectifs de l'évêque de Bayonne, Mgr Lacroix, et du patriarche latin de Jérusalem, Mgr Bracco. Ce dernier document fut publié en deux tomes par Sœur Marie-Thérèse de Jésus, carmélite qui fut auparavant Mère Véronique au noviciat des sœurs de Saint-Joseph à Marseille (Montpellier, 1903).

Les sources premières en français restent très abondantes, malgré la perte d'une partie des notes prises au jour le jour par les carmélites

9 Une religieuse carmélite qui fut la confidente de Mariam et l'assista à sa mort, raconte : « Chargée de deux arrosoirs, notre sainte Sœur, déjà épuisée, succomba sous le poids de ce trop lourd fardeau, en montant un escalier provisoire mal affermi, et tomba si malheureusement sur les dalles qu'elle se fractura en plusieurs endroits le bras gauche. (...) Il faisait une chaleur tropicale, dépassant en degrés la chaleur des autres années. 1878 fut une année d'épreuves en tous genres. Le choléra, les fièvres, la sécheresse et les sauterelles d'Egypte causèrent de grands désastres dans la contrée. La mort des Saints influence toute la terre, et souvent elle est comme entourée de bouleversements dans les nations, d'événements heureux ou malheureux. » (*Vie merveilleuse*, II, pp. 327-328).

au-delà du 24 février 1878. Il est exceptionnel que la personnalité extraordinaire de Mariam ait été si immédiatement reconnue et accueillie avec bienveillance, ce qui nous vaut ce legs précieux. En ce qui concerne ses paroles, bien sûr, seule l'expression française put être consignée par les religieuses qui ne comprenaient que cette langue. On imagine aisément que Mariam s'exprimait aussi dans sa langue maternelle, l'arabe, pour dire et pour chanter, voire en syriaque, dans lequel certains chants de la liturgie melkite avaient été conservés, ce que semble confirmer l'entrée du 14 janvier 1877 de la *Vie merveilleuse* : « Aujourd'hui encore elle a été très longtemps ravie. D'abord elle a pu entendre une messe, et, par ses divers mouvements, on pouvait en suivre toutes les parties. Puis elle a répondu comme à des litanies dans une langue que nous n'avons pas reconnue, et qui était, peut-être, la Syriaque » (II, p. 253).

A l'attention du public qui ne connaît pas Sœur Marie de Jésus Crucifié, il paraît nécessaire d'apporter quelques éléments biographiques. Je recommande deux ouvrages non épuisés : *Mariam, la petite Arabe*, par le Père Amédée Brunot, de la congrégation de Bétharram (Ed. Salvator, Paris, 1981, ré-éd. 1992) et *Mariam, le petit rien de Jésus Crucifié*, cahier de la revue *Carmel* (Editions du Carmel, 1er trimestre 1999). Ainsi, les parents de Mariam étaient de Haute-Galilée : sa mère, Mariam Chahyn, de Tarshîhâ ; son père, Giriès Baouardy, de Ḥurfêîsh à 7 km de là vers l'est. Ces villages étaient peuplés de Druzes, Sunnites et Chrétiens dont certains, comme la famille de Mariam, avaient émigré de Damascène ou du Liban pour diverses raisons. Le foyer Baouardy avait eu douze fils avant Mariam, tous morts au berceau. Mariam eut un frère, Boulos, son cadet de deux ans. Le père mourut peu après, suivi de sa femme. Mariam resta à l'billîn, adoptée par un oncle paternel. Boulos fut recueilli par une tante maternelle de Tarshîhâ.

Comme toutes les figures à destinée incomparable, elle est marquée dès l'enfance de signes d'élection. Elle est vive, intelligente, méditative et montre une exceptionnelle ferveur dans sa foi, parvenant à communier à 7 ans. Elle est précoce. Un moment sera fondateur dans son existence : dans le verger de son oncle, elle joue avec des oiseaux qu'elle a sortis de leur cage. Elle les baigne pour les laver et ils en meurent. Elle est bouleversée. Elle les met en terre. Une voix claire s'élève en elle, qui dit : « C'est ainsi que tout passe ! Si tu veux me donner ton cœur, je te resterai toujours. » Cette parole intérieure, elle la ressent venue de Jésus, en elle. Cette intimité absolue avec le divin est une rencontre décisive. Mariam

accepte l'alliance proposée. Sa vie sera une faim insatiable de Jésus. Une formule fréquente de ses prières est – je cite l'une d'elles (CR3, p. 10) : « je suis faim, je suis soif, donnez-moi votre grâce pour me nourrir, pour me rafraîchir (...) ». La maladresse de sa formulation française, qui trahit l'arabisme *anâ ju'âne*, *anâ 'atshâne*, souligne par le raccourci combien total, entier, est l'amour qu'elle a accueilli. Nous avons là la première image de ce sanctuaire intérieur où s'est noué le lien entre l'enfant et son Dieu. Elle superpose au motif marial de l'*hortus conclusus*, « jardin clos » symbole de la pureté de la Vierge, ici représenté par le jardin de fruits, le verger, l'épisode de l'annonce à Marie, citée par Luc 1, 28, quand « l'ange entra chez elle » et dit « le Seigneur est avec toi ». Pour Mariam, pas de « messenger » (*aggelos*). La voix sourd de l'endroit le plus retiré (*penetralia*) de la scène, son propre corps. Cet embrassement intérieur est une véritable hiérogamie, un « mariage sacré ». Un cantique de Mariam (CR5, p. 12) présente la métaphore filée de la fiancée qui s'apprête et on y reconnaîtrait volontiers les éléments de la tenue traditionnelle des femmes de Basse-Galilée : la *qazzieh*, manteau en soie légère, doublé de brocard syrien, ou le *qumbaz*, large et fendu sur les côtés, ou encore la *jillayah* à manches courtes, ornée d'appliqués de soie et de broderies, tous portés sur une robe longue de coton, *thob* à manches *irdân*, un *shirwal* (culottes), et, sur la tête, l'*asby*, bandeau épais maintenant le voile. « Seigneur, je suis toute nue, donnez-moi une chemise d'innocence ; une robe de toutes sortes de vertus, un manteau de charité qui me couvre bien ; un voile qui me cache et me rende anéantie. Puis un mouchoir pour chasser les distractions et les choses inutiles comme on chasse les petites bêtes qui volent et fatiguent. »

L'étoffe, celle qu'on apprête pour le trousseau ou celle qu'on doit reprendre à force de la porter, appartient au *mundus muliebris* de la femme palestinienne. Le vêtement est un leitmotiv de la langue de Mariam, à la fois accessoire du quotidien et représentation du corps, de l'existence terrestre, mais aussi signe nuptial et symbole de l'union avec Dieu. « Quand vous voyez un déchiré à l'habit d'une autre, ne déchirez pas davantage, mais coupez un morceau de votre habit pour raccommodez le trou ; ne craignez pas, quand même vous resteriez toute nue. Je vous le dis et le répète : déchirez votre habit pour couvrir votre prochain ; Jésus vous revêtira de la robe nuptiale. »¹⁰ « Je verrai mon Dieu ! Je verrai mon

10 *Vie merveilleuse*, II, p. 91, 19 octobre 1873. Aussi p. 283, 1er août 1877 : « Dis-moi, chéri, pourquoi ces broderies ?... Donne-moi le trousseau pour le montrer sur la terre... »

Tout ! Je le verrai, je l'aimerai, et c'est tout ! Quand ma robe sera mangée par les vers, je me réjouirai... Je voudrais vite, vite que les vers me mangent *ma robe* (...), si je pouvais, j'irais les chercher pour les mettre dessus, mais Dieu ne le veut pas encore... »¹¹ La vision obsédante de son corps nu, dans ses rêves ou ses extases (« Mon Dieu, miséricorde ! Je suis toute nue devant vous ! », *Vie merveilleuse*, II, p. 276, 23 mai 1877, par exemple), comme la décomposition de sa chair jusqu'à l'état de poussière, manifestent le moment tant attendu de l'accueil de Mariam, à sa mort, par Dieu, un Dieu auquel elle a voué son existence, ce qu'elle exprime constamment par la métaphore du mariage. Cette rencontre ultime est marquée, comme dans un rituel d'épousailles, par un don vestimentaire, l'habit divin venant remplacer le corps-habit matériel : « Jésus m'a habillée... » (id., p. 277), « Il faut que mes vêtements soient engloutis dans l'eau pour que ma Mère me vêtir » (id., p. 278)¹². En effet, au trousseau de mariage de la fiancée palestinienne, contribuaient et sa famille à elle et celle de son futur époux. Cette dernière apportait notamment les articles textiles de luxe acquis chez des marchands et commandés à des brodeuses professionnelles.

Lors d'une extase, le soir du 19 octobre 1873, à l'Oraison, elle offre en sacrifice à son « Bien-Aimé » (CR7, p. 47) chaque parcelle de son corps : « Si mes yeux peuvent vous plaire, prenez-les. Si mes oreilles, prenez-les ; ma langue, ma bouche, mon nez, prenez tout ce qui peut vous plaire ; ma tête, mes membres, mon corps, prenez tout, je vous donne tout ; mais je ne puis consentir à avoir mon cœur froid pour vous. Seigneur, jetez-moi dans votre fourneau pour brûler l'encens devant vous !... »¹³ Mariam, volontaire pour alimenter de son corps la combustion de l'encens, recrée l'atmosphère des messes de l'Eglise melkite qui, comme d'autres liturgies levantines, sont héritières de cérémonies plus anciennes, mille ans avant notre ère, et plus lointaines encore. Cette composition emprunte son ossature aux Psaumes 115 (113B) et 135 (134), mais Mariam métamorphose les détails décriés des idoles en attributs appréciés de Dieu chez une créature qui veut se donner totalement et non être vénérée. Voici le texte du Psaume 115 : « Leurs idoles sont d'argent et d'or, faites de main d'homme : Elles ont une

11 *Vie merveilleuse*, II, p. 290, 18 novembre 1877.

12 Cette « Mère » désigne souvent Dieu plutôt que la mère de Jésus, un Dieu doté de qualités maternelles dont une mansuétude que Mariam, orpheline très jeune, a sans cesse appelée.

13 *Vie merveilleuse*, II, p. 90.

bouche, et ne parlent pas ; elles ont des yeux, et ne voient pas ; elles ont des oreilles, et n'entendent pas ; elles ont un nez, et ne sentent pas ; des mains, et elles ne palpent pas ; des pieds, et elles ne marchent pas ; elles ne tirent aucun son de leur gosier. »

Mariam se présente associée au règne de son « Bien-Aimé » dans un long cantique (CR8, p. 51) résonnant avec et à l'inverse de l'Apocalypse de Jean. On l'y voit devenue reine, et même Bienheureuse de façon prophétique ; elle est placée « dans le trône » du Seigneur, en écho à celui « de Dieu et de l'agneau » (Ap 22, 3), elle porte des ailes comme les anges et tient, en lieu d'une coupe emplie de fléau (Ap 15-16), « une corbeille de fleurs » où chacun vient cueillir. « Le Seigneur il me tire de l'abîme, il me place dans son trône... Tout l'univers m'appellera Bienheureuse. Le Seigneur m'a tirée de l'abîme. Je prends les ailes de mon Sauveur... Je vois toute la terre m'appelant Bienheureuse... Oh qu'il est doux d'être à vous !... O mon Sauveur ! (...) Il me donne des ailes pour voler ; il me donne mille fleurs pour semer dans la route que je vois ; il m'a placée une corbeille de fleurs entre les mains ; tous les amis peuvent cueillir... Tout le long du chemin j'ai semé. Les amis et les ennemis se sont empressés à prendre... Il m'a donné des ailes pour voler, et la corbeille de fleurs sur les genoux. »

L'événement qui a eu lieu au verger dans l'enfance de Mariam est à rapprocher de trois autres prières dans lesquelles surgissent trois emblèmes nuptiaux : le cœur d'agate, le cœur gravé du nom de Jésus et les clous du Crucifié. La première : « (...) Je désire un cœur plus grand que la terre et la mer pour vous aimer !... Et je n'ai qu'une petite éponge... Rendez mon cœur comme l'agate, perle précieuse... Vous, Seigneur, vous rendez la goutte d'eau dans cette agate plus précieuse... Enfermez-vous dans mon cœur comme l'agate dans la mer, restez dans mon cœur, endurcissez-la dans mon cœur, comme l'agate pour qu'elle ne se gâte pas !... » (CR8, p. 53). Le jeu de mot final accentue l'affection portée à cette pierre qui est précieuse moins pour sa qualité de calcédoine –des gisements du Yémen, d'Égypte et du Deccan (Inde) ont alimenté le commerce de cette roche (à cryptocristaux) au Moyen Orient et au-delà sur des millénaires pour les parures et de petits objets-que pour sa symbolique. Mariam utilise une mise en abîme qui porte la comparaison à un degré vertigineux : Jésus est dans le cœur de Mariam à la fois comme la goutte d'eau enfermée dans l'agate, et comme l'agate dans la mer. On remarquera que Mariam paraissait savoir que les agates peuvent former des géodes dont le centre est vide ou tapissé de cristaux

de quartz ou rempli de liquide ! On notera aussi la présence de l'agate sur la 3^e rangée des 12 pierres garnissant le « pectoral du jugement » du grand prêtre, décrit dans Exode 28, 15-21, et le nom d'une des 12 tribus¹⁴ d'Israël qui doit y être gravé.

Deuxième prière lors d'une extase le 17 janvier 1875 en la fête du Saint Nom de Jésus : « Le Nom de Jésus veut dire amour ! Que je vive ou que je meure, je m'appelle « du Sauveur » ! Le nom de Jésus est gravé dans mon cœur ! »¹⁵ Le cœur de Mariam se fait sceau de Jésus. Cet objet du quotidien oriental millénaire, dont on a retrouvé maints exemplaires à l'effigie ou au nom de dieux notamment, simples ou cylindriques, a traversé les siècles et nourri la parole des mystiques. On songera à Sainte-Thérèse d'Avila, réformatrice du Carmel au XVI^e s., qui, s'étant fait fabriquer un sceau au nom de Jésus, avait déclaré son désir qu'à chaque utilisation, ce fût son cœur qui s'en trouvât gravé.

Troisième prière le 10 mars 1876 à Bethléem, tandis que les plaies de ses stigmates saignent abondamment : « Mon Jésus, donnez-moi vos clous ! »¹⁶ Mariam réclame les objets du supplice comme présent nuptial, à la manière de Thérèse d'Avila qui les avaient reçus lors de la vision de ses épousailles mystiques avec le Christ. Mariam reçut effectivement ces clous dans sa chair. Ses lésions aux mains et aux pieds, dont le sang s'écoulait, furent observées à plusieurs reprises, la première fois en 1867 au couvent des sœurs de Saint-Joseph à La Capelette à Marseille.

En conclusion de ce volet dédié aux noces mystiques de Mariam, quelques mots sur son anneau invisible. Lors d'une extase au carmel de Bethléem, le 17 avril 1876, elle déclare, sûre d'elle : « Mais le Seigneur me gardera, et Il mettra la bague et j'irai en paix... Il ne permettra pas que je tombe... »¹⁷ Elle baise alors son annulaire gauche, fait le geste

14 Le texte de la Genèse (Gn 29, 31-35 ; 30, 1-24 ; 35, 16-18) présente les douze fils nés à Jacob, de ses deux épouses (Léa, Rachel) et de leurs servantes (respectivement Zilpa, Bilha), fédérant ainsi par les liens du sang les douze « tribus » israélites en Canaan. Leurs noms correspondent à douze régions de Palestine. La tribu de Juda (né de Léa), au sud immédiat de Jérusalem, règne sur la patrie d'un de ses futurs descendants, David de Bethléem dont la lignée, selon la tradition, verra naître Jésus.

15 *Vie merveilleuse*, II, p. 154.

16 *Vie merveilleuse*, II, p. 190. L'appel est répété deux fois. La religieuse secrétaire note : « En même temps ses mains étaient inondées de sang. »

17 *Vie merveilleuse*, II, p. 220.

d'en ôter une bague, prend celle-ci, immatérielle, de ses doigts de main gauche et l'enfile à son annulaire droit, puis l'embrasse encore. Mariam baisera régulièrement cette alliance secrète portée à sa main droite. Elle la contemplant avec joie et ravissement. « Je la garderai, ma chère bague. (...) je ne savais pas qu'il y eût une bague cachée pour moi. (...) Elle est lourde et légère. Je n'ai jamais reçu une bague... Je suis contente. (...) je ne l'ai pas méritée. (...) Celles qui disent : « Faites ce que vous voudrez », recevront une bague. (...) C'est la bague de l'alliance. »¹⁸ Mariam a trente ans. Elle s'extasie telle une fillette prise au jeu de sa fantaisie, avec candeur, spontanéité, franchise. Mais, pour cette enfant-là, l'émotion n'est ni éphémère ni superficielle, elle est profonde et toujours présente. Mariam illustre le type de la femme-enfant au physique et au psychique, avec cette persistance de l'innocence et de l'hypersensibilité aux êtres, aux choses et à l'impalpable. La sainteté de l'enfance est bien connue de l'hagiographie.

L'attachement à l'enfance se révèle, chez Mariam, par le refus de son corps nubile et de son corps tout court. Lorsqu'on décide de la marier à 12 ans à un frère de sa tante, elle coupe ses tresses et leur mêle les bijoux reçus du fiancé et de la famille, pour contester la décision. C'est une mutilation. Elle traduit son passage de sa condition de fille sexuée, séduisante, nubile, à un état asexué sans appât qui est celui de l'ascète ; elle rompt le lien familial de la fille-nièce pour vivre l'errance de la servante qui ne reste jamais longtemps au service de la même maison ; elle se défait de symboles sociaux (bijoux, fiançailles...) qui incarnent la matérialité du monde, pour atteindre un ascétisme lui faisant gagner le terrain de la spiritualité. Mariam s'échappe, ou croit s'échapper. Or, la famille lui assurait malgré tout une protection. Hors d'elle, Mariam est vulnérable. Elle est invitée à se convertir à l'islam par l'ancien domestique chez lequel elle avait trouvé refuge et qui devait l'accompagner à Nazareth d'où elle espérait rejoindre son frère à h. La voilà replongée dans ses anciens liens. Elle refuse la conversion, l'homme l'égorge, seconde mutilation. Sa gorge tranchée compense la non-consommation du mariage avec son parent et avec le musulman. C'est un hymen fracturé malgré tout, il y a donc union, mais dans un espace spirituel puisque la gorge est le lieu du souffle, les cordes vocales abîmées (qui laisseront à Mariam une voix rompue après sa guérison miraculeuse) sont celui de la parole. La voix restant cassée, le pouvoir de séduction de l'adolescente est encore amoindri, même si demeure

18 *Vie merveilleuse*, II, pp. 220-221.

la capacité à chanter et raconter. Un tel renoncement au corps –qui est poussé jusqu'à l'appel à la décomposition morbide, nous l'avons vu– prononce une sanctification rituelle que l'on retrouve dans les récits hagiographiques et l'accession à un monde divin que les récits bibliques nous montrent, par exemple, par le sacrifice d'Isaac (Gn 22, 1-13) et la Crucifixion de Jésus (Mc 15, 24 ; Mt 27, 35 ; Lc 23, 33 ; Jn 19, 18), scènes que la tradition maronite rapproche, l'une annonçant l'autre, dans le chant de la passion *Bakkara Abrâmu l-ma'mûr*, « Dès l'aube, Abram enjoignant... » Le corps escamoté, l'intimité spirituelle peut avoir lieu.

Avant que ses parents adoptifs ne déménagent en Egypte, près d'Alexandrie en 1854, Mariam passe donc sa prime jeunesse à l'billîn en Basse-Galilée, à une vingtaine de kilomètres de Nazareth. Le village est implanté sur une colline. Il est semé de nombreuses ruines –restes de murs, fûts de colonnes... semblant remonter au Moyen Age et à des périodes bien antérieures. L'historien d'art Michael Avi-Yonah y signale¹⁹ la découverte d'un linteau de synagogue décoré de deux rosettes à six pétales, très vieux motif fréquent dans les diverses cultures de la région, juive comme chrétienne, de part et d'autre d'une inscription judéo-araméenne. Un temps identifié comme l'antique Zabulon du Livre de Josué 19, 27 (territoire de la tribu d'Asher), l'billîn porterait plus probablement le nom altéré d'un village talmudique, Abelim²⁰. Il est évident qu'il fut jadis un établissement important. Les flancs de la colline sont creusés de tombes. Les citernes sont nombreuses et anciennes. Des pierres de remploi sont observables dans l'église grecque orthodoxe, dont un pilier de chancel, des tronçons de colonne.

Depuis l'billîn, la vue sur la Galilée est splendide : au nord, le massif de l'Hermon ; à l'est, l'ondulation des collines tendues vers Tibériade ; au sud, la plaine d'Esdreton/Jezraël au long du Carmel ; à l'ouest, la baie de Haïfa où miroite la Méditerranée. La source 'Aïn el-'âfieh, « de la santé », procure sa luxuriance à la colline. Des jardins, des fruits, du blé, une richesse florale au printemps, des oiseaux dans les arbres, de vastes horizons diversifiés, des couleurs et de l'ombre, une lumière qui pétille... Le regard d'une enfant sensible et rêveuse ne perd pas une miette de ces beautés naturelles. Il engrange et se constitue

19 *Art in Ancient Palestine*, Michael Avi-Yonah, The Magnes Press, The Hebrew University, Jerusalem, 1981, p. 101 et planche 20:7.

20 *Ancient Christian Villages of Galilee*, Bellarmino Bagatti, Franciscan Printing Press, Jerusalem, 2001, pp. 115-119.

un réservoir d'énergie et de matière à créer pour la vie. Mariam s'est construite sur cela. Il devint une évidence pour elle, que la Nature chantait son Créateur, qu'elle-même en était une créature au même titre que les autres, sans supériorité, voire la plus inférieure —« une araignée est plus forte que moi », dit-elle (CR8, p. 56). Ainsi, la Nature fut sa voie (et sa voix) de dialogue avec Dieu.

Son premier contact est une rencontre sensuelle, visuelle d'abord et tactile, puis olfactive, auditive, avec la lumière. Pour Mariam, méditerranéenne et élevée dans la tradition melkite, la lumière est beauté, amour, puissance, source de vie ; elle est Dieu. « O Soleil de Justice, venez m'éclairer, faites descendre sur moi votre chaleur, votre lumière, venez fondre ces glaces qui me pénètrent. Venez Jésus, vous soleil de Justice, venez faire fleurir ces roses pour vous glorifier. Voir par cette prière descendre lumière et chaleur du ciel, les boutons, et les roses se sont épanouies et l'odeur réjouit tout le monde. Alors moi pensai faire cette prière, non pour être comme ce rosier, je suis trop fumier, mais pour attirer le Soleil de Justice sur mon âme flétrie, glacée par le péché, et cette prière m'a donné de l'espoir. (...) » (CR2, p. 5). « (...) O Lumière ! Venez Esprit Saint... (...). Un rayon de lumière suffit pour toujours... (...) Un rayon il descend pour mon âme, il descend. » (CR7, p. 44). Cette sensibilité à la lumière, perçue comme manifestation divine, anime toute la liturgie de l'Eglise melkite en particulier. Par exemple, à l'Office de Pâques, se chante *Inna-l-malâk*, une hymne issue du Grand Canon de saint Jean Damascène, qui exhorte, avec l'ange annonciateur : « (...) réjouissez-vous, Vierge pure, je vous le dis encore, réjouissez-vous ; votre Fils est ressuscité du tombeau le troisième jour. Reçois la lumière, reçois la lumière, ô nouvelle Jérusalem, car la gloire du Seigneur sur Toi s'est levée, exulte maintenant et réjouis-Toi, ô Sion. (...) » Lorsque Mariam invoque Jésus en le nommant « Soleil », il ne s'agit pas d'une métaphore convoquant le modèle hiérarchique de la spiritualité calqué, en Europe, sur le système solaire. Mariam est une Sémite et elle exprime spontanément l'approche spirituelle des très anciens Sémites qui, de façon primitive mais avec une hypersensibilité à leur environnement, percevaient une réalité qui les dépassait, une réalité conçue à partir de leur prise de conscience de la vie, phénomène questionnant leur entendement. A l'origine du monde, il fallait bien voir une puissance extrême, et qu'y avait-il de plus extrême dans l'élévation et la brillance et la capacité à donner vie, sinon l'étoile dont le pictogramme cunéiforme sumérien *DINGIR* fut emprunté par les Akkadiens pour dire *ilu*, « dieu ». On retrouve ce motif archaïque dans toute l'iconographie et les textes

du Moyen Orient jusqu'à notre ère, souvent à l'état résiduel d'un astre planant là où Dieu se tient, ou un de ses élus, mais il subsiste. Et on comprend le rôle insigne de la lumière dans les traditions religieuses orientales. Mariam en est évidemment héritière et donne à la lumière sa place dans ses compositions.

Dans l'Orient des saints et des saintes, comme au Mashreq d'ailleurs, en contexte chrétien comme musulman, la lumière est porteuse de l'exposition de et à Dieu. Dieu est lumière, le contempler est un éblouissement et un éveil. Le mystique qui parvient à cette lumière en devient un saint accompli. A son retour au monde après une absence qui peut être sa mort-même, baigné de cette lumière, il brûle lui-même le regard. On songera à la Transfiguration de Jésus devant Pierre, Jacques et Jean : « son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Et voici que leur apparurent Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui. (...) voici qu'une nuée lumineuse les recouvrit. Et voici que, de la nuée, une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir. Ecoutez-le ! » (Mt 17, 2 et 5). A l'instar de Moïse descendant de la montagne de Sinäï avec « les deux tables de la charte » (« la peau de son visage était devenue rayonnante en parlant avec le Seigneur », Ex 34, 29) et du prophète Elie devant lequel « le feu du Seigneur tomba » au mont Carmel (1R18, 38) et qui « se voila le visage avec son manteau » au mont Horeb en entendant « le bruissement d'un souffle ténu » (1R19, 12-13), comme pour se protéger d'une clarté insoutenable ou masquer sa propre brillance, Jésus, élu de Dieu, est signalé sur le mont Thabor par une gloire telle que les disciples s'affaïssent face contre terre. Le 11 octobre 1874, Mariam se rêve en présence de Dieu : « elle vit une nuée lumineuse portée par quatre enfants. Elle voyait le Seigneur à travers la nuée, et elle lui dit en cachant sa figure : « Seigneur, ne vous faites pas voir à moi dans cette vie ; je ne puis le supporter, j'en mourrai !... » Et elle se réveilla. »²¹ Relatant une vision du 7 novembre 1875 pendant laquelle il lui semble avoir vu « Dieu dans sa Majesté sur une montagne (...), tout lumière », Mariam explique : « C'est quelque chose qui ne peut s'exprimer, ni non plus s'imaginer... »²² Une grâce ineffable.

21 *Vie merveilleuse*, II, p. 141. Egalement p. 247, 27 décembre 1876 : « Alors, j'ai vu comme une procession où l'on porte des lumières (...). Je regarde et je ne peux supporter cette vue, et je reviens à moi-même. »

22 *Id.*, p. 181.

Mariam fait l'expérience de l'éveil. Le 18 mai 1873, « hors » d'elle-même tant elle était « unie au bon Dieu et dans l'amour »²³, elle a cette vision : « je me vois dans une nuit ténébreuse, et il y avait beaucoup de trous, de bêtes qui me mordaient, et toute espèce de choses mauvaises. Mais je ne voyais ni les trous ni les bêtes parce que les ténèbres m'aveuglaient. J'invoquai Dieu et la lumière de l'Esprit Saint. Et, tout-à-coup, je vois un rayon qui m'a conduite et je vois une espèce d'ombrellino qui était pointu en haut, et qui s'étendait très loin, très loin ; il était lumineux, et il en sortait des rayons ; chacun d'eux, les plus petits, étaient plus brillants que tout le soleil. Je fixais d'où venaient ces rayons. Et en un clin d'œil, je vis toute ma vie depuis mon enfance, tout ce que j'ai fait d'offenses à Dieu jusqu'à présent. (...) En même temps aussi, je me sentais embrasée d'amour, comme un cierge devant un fourneau très ardent, qui se fond, et je commençais à me fondre (...). En même temps, j'entends une voix qui sort de cette lumière admirable. Elle a dit : Si tu veux me chercher, me connaître et me suivre, invoque la lumière, c'est-à-dire l'Esprit Saint qui a éclairé mes disciples, et qui éclaire tous les peuples qui l'invoquent. »²⁴ Vue de la lumière divine, éveil, entrée en fusion, état de lumière, Mariam est au plus près de Dieu. Sa sainteté est accomplie.

Les vertus purificatrices, curatives et revivifiantes de la lumière divine rythment constamment les rêves et visions de Mariam : « Les os de mes os ont été moisissés ; ils ont repris la vie et sont devenus blancs sous ton regard ! » Exposés au regard de Dieu, les os s'illuminent. Cette thématique se développait déjà, sous la forme d'un « cantique au Seigneur » le 21 décembre 1872 : « J'ai tourné mon regard vers mon Père et il m'a regardée, et ce regard m'a guérie, la moelle de mes os qui était aigrie est devenue douce comme le sucre, mes os se sont raffermis et sont devenus comme si j'avais quinze ans ; ma chair a tressailli d'allégresse et tout mon être aussi. »²⁵

Dans une lettre dictée au P. Estrate, prêtre du Sacré-Cœur de Bétharram qui fut directeur spirituel de Mariam à Pau et accompagna les carmélites à Bethléem en 1875, dictée par Mariam depuis son Carmel de Judée le 10 mars 1878, elle rapporte une vision : « (...) Alors, il me semble que je vois Dieu sous un olivier au milieu du champ, et il me

23 Id., p. 19.

24 Id., p. 20.

25 Id., p. 4.

semble que la lumière qui sort de Dieu a fait mûrir vite les olives et le froment. Auprès de l'olivier il y avait des vignes, et le raisin mûr aussi par la lumière. Je ne puis pas le rendre, mais je voyais tout lumière. La jubilation de joie saisit mon âme et j'étais tellement dans la joie que je voulais me précipiter à l'olivier pour embrasser mon Dieu. » L'arbre, dans les visions et la parole de Mariam, est l'emblème du divin. Elle l'honore, dans ses prières, par un « Salut, salut Arbre béni ! » (CR5, p. 16). Elle l'associe à Jésus, et à sa charité par allégorie : « Je n'ai point de charité, donnez-moi vite mon Jésus, Il est la charité (...) J'ai raison de demander la charité la plus pure. C'est un arbre : oh, qu'il est beau ! Il est magnifique !... Cet arbre est comme le cèdre ; ses feuilles comme la banane ; ses fleurs comme les violettes, ses fruits comme les olives... O arbre magnifique ! (...) » (CR8, p. 55). Une carmélite de Pau relate une extase de la petite Arabe, le 26 novembre 1874, au couvent : Mariam voit un plat tenu par neuf enfants, dans lequel s'enracine « un arbre magnifique » ; il sera planté par Dieu, arrosé par les enfants, et abritera les nations ; « Ses branches seront multipliées. Oh ! quel bel arbre ! Ses feuilles blanches, les fleurs rouges, les fruits rouges et blancs comme la neige, les branches vertes. Oh, quel bel arbre ! (...) » (*Lettres*, p. 200). Dans une lettre à Mgr Bracco, le patriarche latin de Jérusalem, le 3 février 1876, Mariam raconte une vision de deux étoiles qui se réunissent, intensifiant leur clarté, pour donner naissance à une étoile dominante qui fait reverdir un grand arbre à moitié sec (*Lettres*, p. 277). Il s'agit bien là de l'arbre de vie, archétype immémorial abondamment représenté au Levant et en particulier en Palestine, sous la forme d'un palmier (ossuaires juifs du Ier s. av. au IIe s. ap. J.-C., mosaïque de sol du Ve s. de l'église de la Kathisma près de Bethléem, rêve de Mariam décrit dans sa lettre du 24 janvier 1875 au P. Bordachar : un homme tient dans les mains une épée et un palmier) ; sous la forme d'arbres anonymes mosaïqués, de part et d'autre desquels sont affrontés des taureaux ou des caprins, comme à l'église byzantine de Jabaliyeh à Gaza ; de vigne jaillissant en rinceaux d'une amphore, thème chrétien récurrent des pavements ecclésiastiques byzantins –comme à Beit Sahur, près de Bethléem, au Ve s.- et des murs de sanctuaires –les mosaïques du VIIe s. du Dôme du Rocher à Jérusalem. Les visions colorées de Mariam appartiennent au même registre que celui des broderies de plastron (*qabbe*) et de bas de robe traditionnelle à Bethléem, où les couchures (*shughul Talhamî*) de cordonnet de soie et de fil métallique dessinaient, sur la poitrine, au XIXe s., une stylisation en quatre cercles aux angles du carré de tissu autour d'un médaillon central ; le bas de la robe déployait un motif appelé *sâ'ah*,

« montre », par analogie de forme, mais constituant un état évolué de la branche florale originelle –ce dessin était souvent surmonté d'un oiseau.

Le lien privilégié de Mariam avec l'arbre sacré qui scande toute la Bible, depuis la Genèse avec Eve au jardin d'Eden ou Agar au désert du Neguev (Gn 21), jusqu'aux Juges avec la prophétesse Deborah sous son palmier (Jg 4, 5), etc., se montre aussi à travers ses ascensions extatiques. La première lévitation de la carmélite fut constatée le 22 juin 1873 dans le jardin du carmel de Pau : Mariam se balançait à la cime d'un tilleul. Huit lévitations sont observées en 1873 et 1874. Ce sont de véritables envols, phénomènes rares avec une telle ampleur, qui s'apparentent à ceux du franciscain italien Joseph de Cupertino au XVIIe s. Un biographe de Mariam, le P. Buzy, relatait en 1927 l'acrobatie en s'appuyant sur les dépositions de témoins : « Sœur Marie s'enlevait au sommet des arbres par l'extrémité des branches : elle mettait son scapulaire dans une main, saisissait de l'autre l'extrémité d'une petite branche, du côté des feuilles, et, en un clin d'œil, glissait par l'extérieur de l'arbre jusqu'au sommet. Une fois montée, elle se tenait sur des branches trop faibles pour soutenir normalement une personne de son poids. » Quand la prieure la pria de descendre, Mariam obéissait, légère comme un oiseau.

Mariam désire ardemment être oiseau pour rejoindre son Bien-Aimé qu'elle sait pourtant, paradoxalement, résider en elle. C'est que son vœu est non seulement d'une proximité physique, mais d'une proximité spatiale au sein de la même géographie ; or, Il est au Ciel et elle demeure sur terre. Dans une prière réminiscente du Psaume 55 (54) (« Ah, si j'avais des ailes de colombe ! Je m'envolerais pour trouver un abri », v. 7), elle interroge : « Qui coupera, qui ôtera les branches qui m'empêchent de voir la Patrie, d'aller à mon Bien-Aimé ? Qui me donnera les ailes de la colombe ? Je n'en puis plus de cet exil ! » (CR5, p. 19). Dans d'autres poèmes, elle s'exclame : « Quand le lion rugissait, qui aurait dit qu'il se change en oiseau pour vous chercher, pour vous aimer ? » (CR7, p. 48) ou « Je voudrais être oiseau pour crier à toute la terre : Vous seul, mon Dieu ! » (CR8, p. 58). La colombe est l'oiseau biblique par excellence, omniprésent dans les textes car omniprésent dans la région. L'espèce *columbidae* regroupe le pigeon –*columba*, la colombe et la tourterelle. Parmi les offrandes animales sacrifiées à Dieu, sont mentionnées les tourterelles et les pigeons, dans Luc 2, 24 par exemple, pour la présentation de Jésus au Temple. L'évangéliste précise aussi, lors du baptême de Jésus, que « l'Esprit Saint descendit sur Jésus sous une apparence corporelle, comme une colombe » (Lc 3, 22). L'oiseau

est attaché à la divinité, qu'il en soit le messager ou l'incarnation, et cela depuis les temps les plus reculés de l'Orient.

La langue de Mariam témoigne d'une extraordinaire capacité à dire avec beauté, et ses songes et visions –que l'on peut expliquer par l'inspiration divine ou une imagination exubérante, selon que l'on croit ou non- attestent quoi qu'il en soit d'une créativité exceptionnelle favorisée par l'oralité féconde de sa culture. Mariam possède le don de poésie : en cela, elle est bien fille de sa terre. Avec la richesse de son vécu, de sa mémoire, avec sa sensibilité, sa spontanéité, avec sa foi, elle brode ou peint avec des mots. Elle sait transposer, magnifier, métamorphoser, imager, colorer, vivifier, transmettre. C'est ainsi qu'elle honore son Seigneur. Sa poésie est sa prière, son geste vers Dieu.

Ses prières et cantiques foisonnent de jardins, de fruits, de fleurs, notamment des roses. C'est le printemps en Galilée : « Le Seigneur me demande trois Roses. De tout mon cœur, de toute mon âme je les lui donne (...). Je désire toutes les fleurs du Seigneur pour vous offrir... (...) Je désire vous cueillir la fleur des champs, tout le parterre consacré à vous... » (CR6, p. 31).

L'eau précieuse, qui peut manquer en climat semi-aride et qui désaltère, est très présente : « Et me voyant comme une terre stérile, j'ai crié vers le Seigneur et lui disais : Ma terre est sèche et brûlée, envoyez-lui votre rosée, ma chair tombe en pourriture ; mes pieds ne peuvent plus me porter ni mes mains se remuer ; mes nerfs sont tout crispés ; mes os sont desséchés ; (...) mes oreilles sont fermées et si dures que je ne puis entendre ; il sort du feu de mes yeux qui ne voient plus la lumière ; (...) ma langue est attachée à mon palais et ne peut plus prononcer une parole pour crier vers vous ; mes dents sont si serrées que l'air ne peut plus passer et que je m'en vais mourir ; mes lèvres sont tellement desséchées que je ne puis plus les remuer pour vous appeler à mon secours. Seigneur, envoyez votre rosée à cette terre stérile et elle reprendra la vie. » (CR5, p. 12). Ici, l'appel à la rosée ouvre et clôt un tableau de détresse physique vibrante de réalisme. Mariam se fait allégorie de la soif intense. Ailleurs, c'est elle la jardinière qui vient arroser, mais avec le sang du Christ, et elle se fond en Mariam Mère de Dieu : « Mon rosier planté, je l'ai arrosé près de l'autel... O peuple de la terre ! Le rosier prend racine sur l'autel... Qu'il est doux !... J'ai arrosé le rosier de sang... Qu'il est doux ! J'ai arrosé mon rosier dans son sang... La vie est douce, ô mon âme... Rosier planté c'est pour toujours... Le créateur, le Seigneur l'a

planté, Marie, ma Mère l'a arrosé... Il a dit : Rosier, prends racine pour toujours (...) » (CR7, p. 49) On repère, dans cette construction poétique, le style des littératures suméro-akkadiennes (*Epopée de Gilgamesh...*) avec les répétitions, les parallélismes, les balancements, les progressions. Cette touche sémitique est nette dans l'Ancien Testament, on la retrouve jusque dans le Coran. Un exemple dans Job 38, 25-29 : « Qui a creusé des gorges pour les torrents d'orage et frayé la voie à la nuée qui tonne, pour faire pleuvoir sur une terre sans hommes, sur un désert où il n'y a personne, pour saouler le vide aride, en faire germer et pousser la verdure ? La pluie a-t-elle un père ? Qui engendre les gouttes de rosée ? Du ventre de qui sort la glace ? Qui enfante le givre des cieux ? »

Souvent préoccupée par la question de l'eau nécessaire à la survie en saison sèche –la construction du carmel de Bethléem démarre par l'aménagement de citernes qui bénéficient de remploi de pierres prélevées au canal de Salomon²⁶- Mariam aime aussi imaginer sa parole à l'aide du motif de la fontaine, lieu du quotidien mais aussi symbolique. Dans une lettre²⁷ à son amie Berthe Dartigaux, le 6 octobre 1875, au début de son installation à Bethléem, elle en use pour traduire la tristesse de la séparation, avec le double sens du mot arabe *'ain*, à la fois « œil » et « fontaine/puits/source » : « Que le temps long depuis que je vous ai pas vue. Je ne puis pas y penser sans mes yeux pleins et deux fontaines s'ouvrir. » Les yeux larmoyants sont comme fontaines. L'association linguistique reflète l'analogie physique de l'œil et de la fontaine, mais aussi une unité allégorique présente dans de nombreux récits levantins et du monde arabe : l'œil est un accès vers l'intime de l'individu, la fontaine (ou le bassin, le puits, la coupe divinatoire remplie d'eau)²⁸ est une porte

26 *Lettres*, n°121, p. 341, lettre au père Estrate, 18-19 décembre 1876.

27 *Lettres*, n°74, p. 241.

28 Dans *L'oiseau blanc et l'oiseau noir*, le bassin où le prince et son serviteur, sous la forme d'oiseaux, reprennent forme humaine. Dans *Le puits comblé*, le lieu d'initiation de l'aveugle à des secrets de guérison de la possession démoniaque et de la cécité. Dans *La fille de l'ogre*, le puits salvateur d'accession à une vie meilleure. Dans Gn 37, 24-28, la fosse tarie où Joseph, fils de Jacob, est jeté par ses frères puis sorti par des marchands et vendu à des caravaniers en route vers l'Égypte. Jadis, et c'était ainsi au XIXe siècle, les festivités du mariage palestinien duraient une semaine. Elles s'ouvraient avec une procession masculine : les hommes de sa famille escortaient la mariée entièrement voilée jusqu'à son nouveau logis. Le mariage devait être « consommé » la nuit qui venait. A la fin de la semaine, avait lieu « la Sortie au Puits », procession féminine : la mariée, visage découvert, portant sa plus belle tenue et sa dot de bijoux d'argent, allait chercher de l'eau au puits du

vers un autre monde (lieu de passage d'un état à un autre, d'un ordre à un autre, lieu de métamorphose, tournant d'une vie), les deux ouvrant le chemin vers un espace sacré ou une vérité enfouie. Un rêve obsédant²⁹ de Mariam se tisse autour d'un « réservoir plein d'eau et tout rond » -on remarquera que le carmel de Bethléem a été dessiné par Mariam selon un plan circulaire. Dans l'eau, elle voit « une petite fenêtre éclairée par dedans » et au-delà une chambre aux dimensions du réservoir. A l'intérieur : une personne en lamentations, nue. Une voix s'élève : « Cette personne, c'est l'image de cette année... » Forgé dans le rêve, l'avenir est lu dans la coupe du réservoir. Cet art divinatoire, bien connu du monde sémitique ancien (le bol d'argent de Joseph, par exemple, dans Gn 44, 2 et 5), est une science chuchotée à l'oreille du devin par Dieu. Le songe de Mariam, répété deux fois, révèle la volonté divine ; on pense à la réponse de Joseph à Pharaon : « Si le songe a été répété par deux fois à Pharaon, c'est que la chose a été décidée par Dieu et que Dieu va se hâter de l'accomplir » (Gn 41, 32). Ce savoir mystérieux atteste la sainteté de Mariam, ici dans le rêve nocturne, ailleurs dans l'éveil : en mai 1878, accompagnant Mère Anne et Sœur Marie de l'Enfant-Jésus à Nazareth pour trouver un terrain où fonder un nouveau carmel, elle reçoit en Samarie l'inspiration du site d'Emmaüs-Nicopolis³⁰ (lieu de la fraction du pain de Lc 24, 13-35, choisi par les Byzantins³¹), près de Latrun, à l'ouest de Jérusalem, au village arabe de 'Amwas, générant des campagnes archéologiques fructueuses (mise au jour de deux églises byzantines et d'une autre, d'époque croisée, incorporée dans l'une d'elles).

Le français de Mariam est émaillé de tournures typiques de l'arabe. L'Aimé de Mariam est « Le Roi des Rois » (CR6, p. 33), elle lui sacrifie « le sang de mon sang » (CR7, p. 48), grâce à lui « Les os de mes os ont repris la vie !... » (CR6, p. 34). Ces périphrases transposées directement

village avec un cortège de femmes qui chantaient et lançaient des yousyous. Le puits marquait le retour en société de la femme nouvelle décidément bien sortie de sa chrysalide de voiles, non plus célibataire mais mariée.

29 Vie merveilleuse, II, p. 257, 14 janvier 1877 ; p. 260, 10 février 1877.

30 « Le Seigneur m'a montré un endroit où y aura une grande chapelle et que tous les pèlerinages iront. Il m'a été dit que sous la terre il y a une église et dans cette église, et dans l'ancien temps avant que les croisés arrivent, il y avait une église à l'honneur du lieu vénérable d'Emmaüs où Notre-Seigneur bénit le pain qui le fit reconnaître des disciples » (*Lettres*, n°207, p. 504, lettre au père Estrate et à Berthe Dartigaux, 5 mai 1878).

31 Trois autres localités pourraient, selon les spécialistes, être de meilleures candidates à l'identification d'Emmaüs : Abu Gosh, Qubeiba et Qoloniya.

de l'arabe rendent la notion de superlatif et marquent l'intensité : le roi suprême, tout mon sang, tous mes os.

On y découvre aussi toute la candeur de l'enfant, qui rend poignantes ses prières. On l'entend appeler, on l'entend pleurer ; tantôt avec l'écho de la langue arabe, tantôt avec des tableaux de son environnement : « O ma Mère miséricorde, moi, seule, abandonnée, délaissée. Je n'ai plus ma mère, je n'ai plus Jésus, je n'ai plus Dieu, je suis un petit rien abandonné, mon Dieu, mon Dieu, miséricorde. Oui, vous infiniment bon, j'espère en vous. » (CR2, p. 6). « Que veut dire ça ? Que veut dire ça, ô mon Dieu ? Oh ! Oh ! Oh ! Une souris... une souris... une souris avec un chameau... Une petite souris avale un chameau ?!... Après avoir avalé le chameau elle a avalé tout le champ, le froment... Que ferai-je ?... Elle a avalé les raisins et les figes... Ayez pitié de la terre !... Elle a fait cesser les sources. (...) » (CR8, p. 63).

Parfois, ce sont d'authentiques icônes que ses paroles dessinent, et combien en a-t-elle vénérées, de ces images sacrées, à la maison et à l'église melkite lorsqu'elle était petite ! « Je vois le Bien-Aimé, les boucles de ses cheveux tombent jusqu'à sa ceinture, chaque cheveu porte le salut ; sa poitrine est découverte, il est penché comme ça. Il est triste... Il passe à travers toute la création, tout s'unit à lui ; mais l'homme le laisse passer... » (CR6, p. 28). Mariam est une coloriste : décrivant une procession vue lors d'un ravissement le 25 novembre 1876, elle détaille d'abord le Seigneur « habillé bleu, c'est un bleu lumière !... Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi les uns habillés blanc lumière, les autres bleu lumière, les autres jaune lumière, vert lumière ?... » (*Vie merveilleuse*, II, pp. 240-241).

Les poèmes de Mariam ont souvent l'accent des Psaumes qui, dans le culte d'Israël, étaient chantés. Parmi de nombreuses références, je citerai celles-ci : (Mariam s'adresse à Marie) « Venez ma consolation, venez ma joie, venez ma paix, ma force, ma lumière, venez, éclairez-moi pour trouver la source où je dois me désaltérer. » (CR4, p. 11). Et : « Mon âme boira à la source et n'aura plus soif, n'aura plus faim ! » (CR5, p. 17). On pense au Psaume 42 (41) : « Comme une biche se penche sur des cours d'eau, ainsi mon âme penche vers toi, mon Dieu. J'ai soif de Dieu, du Dieu vivant » (2-3). Le 26 août 1876 vers 4h30 du matin, sa dernière nuit avant d'expirer, Mariam appela : « Comme le cerf altéré soupire après l'eau du torrent, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! » C'est le cantique *Kamâ iashtaquû al-aîl ila*

mashaî al-mîâh..., chanté en arabe avec des alternances d'enthousiasme et de sanglots, et qui reprend le texte du Psaume 42, qu'on entend immédiatement !

Mariam chantait constamment, ses sœurs en ont témoigné. Beaucoup de ses poèmes étaient des chants qu'elle improvisait, dans le timbre rompu de sa voix. En Palestine, comme dans tout l'Orient, la musique a occupé une place importante dans le quotidien profane et sacré. Mariam a été baignée par les chants populaires et ceux de la liturgie melkite. Elle avait une disposition certaine pour l'écoute et la pratique du chant. Elle devait savoir ces formes musicales d'improvisation vocale basées sur des séries de notes, nommées *maqam*, qui permettent non seulement le développement d'une mélodie mais la transmission d'un contenu affectif : joie, amour, tristesse, nostalgie, etc. On imagine l'emploi du *fa* pour l'expression d'un ravissement, du *mi* abaissé pour créer une suspension douloureuse, une attente, un mystère. Mariam savait improviser des compositions textuelles et musicales, tout s'enlaçant, le son venant ensemencer le mot lorsque celui-ci ne parvenait pas à dire toute l'allégresse, tout l'amour qu'elle portait. Les cantiques de Mariam étaient sa confession de foi. Ils réunissent une émotion et une théologie. Ils rendent sensible quelque chose d'intime et de sacré. Ils sont une conversation entre Mariam et Dieu, ils sont aussi un partage avec les autres, ils permettent la rencontre. Le chant sacré est une énergie qui se déploie ; c'est pourquoi il reconforte, revigore, apaise, aide au recueillement. Il amène la prière parce qu'il est prière. C'est une offrande des lèvres. Il n'existe aucune trace des mélodies de Mariam. Toutefois, des chants traditionnels restent connus, et pratiqués pour ceux de la liturgie. Ils constituent une mémoire. Un travail est actuellement en cours, au Carmel de Terre Sainte, pour mettre en musique les cantiques de Sœur Marie de Jésus Crucifié.

Dans ces chants, comme dans les Psaumes, se manifeste souvent un animal héraldique du patrimoine oriental ancien : le lion. L'accent est mis sur sa férocité et c'est cette caractéristique-là que le psalmiste a retenue : par exemple, « Ils ouvrent la gueule contre moi, ces lions déchirant et rugissant » (Ps 22 (21), 14). Même chose chez Mariam : « Réveillez-vous, venez à moi pour le consoler ; ne dormez plus, le lion vous dévore tout doucement. J'ai accompagné le Sauveur, personne ne veut le suivre ; les hommes restent par terre et le lion vient et il les dévore, il les blesse. (...) » (CR6, p. 28). Ailleurs : « Montagne si large, cachez-nous des lions rugissants » (CR6, p. 23). En Basse-Galilée, sur la mosaïque de

la synagogue de Beth-Alpha, du VI^e s., comme sur celle du monastère contemporain consacré à la Vierge Marie à Beth-Shean, les lions sont gueule ouverte, avec des crocs disproportionnés, acérés, la langue sortie, toutes griffes dehors, la queue fouettant l'air. Dans le Neguev, le sol de l'église de Kissufim, du VI^e s., présente un type analogue de fauves prédateurs. Thème prisé par les artistes de l'Orient ancien, le lion prend deux formes : tapi pour dire sa force latente, selon la tradition sumérienne et égyptienne ; ou bien terrifiant selon la tradition iranienne. Les artistes de l'ancienne Palestine ont choisi cette dernière. Mariam se situe dans la même veine. Avec le lion, comme dans une parabole, elle dénonce les forces destructrices guettant les cœurs amollis. Dans une lettre d'août 1876, soucieuse à cause de difficultés liées au terrain d'accès au monastère de Bethléem en construction, elle raconte un rêve au P. Estrate (*Lettres*, n°107, p. 315) : une bête féroce déracine un bel arbre fleuri, un tigre et un lion ravagent la plaine, et c'est une petite colombe qui vient sauver et cacher avec sa patte un rejeton du grand arbre.

L'autre animal peuplant poèmes, rêves et visions de Mariam, est le serpent, lui aussi appartenant à la faune locale et vieux motif archétypal ayant subsisté dans la région depuis l'époque cananéenne (la déesse Asherah brandissant le serpent au II^e millénaire av. J.-C.), en correspondance avec le monde sumérien (la déesse Innana et le serpent lové dans son arbre *huluppu*, scène que l'on retrouve transposée, chez Mariam, ainsi : « le Seigneur a commandé à la terre qu'elle s'ouvre pour avaler ces maisons où le serpent a fait son nid... (...) Satan dit à Dieu : Et croyez-vous que vous détruirez ces maisons, parce que j'y ai fait mon nid ? J'irai ailleurs ! »³²). On le retrouve dans la Genèse, le Livre des Nombres 21, 4-9 (le serpent d'airain fiché dans la hampe de Moïse), le Deuxième Livre des Rois 18, 4 (Ezekias, roi de Juda, détruit le serpent d'airain), où il représente les cultes païens, donc l'ennemi, le mal. La signification est identique chez Mariam. « Le serpent, le dragon voulaient me mordre et avoir ma vie ; mais aux pieds de ma mère, dans ce monastère, j'ai retrouvé la vie ! » (CR5, p. 20). Les Lettres renferment nombre de songes effrayants de serpents contre lesquels elle doit lutter comme la femme de l'Apocalypse 12. Le 28 novembre 1874, elle raconte au P. Bordachar qu'effrayée par la mort, elle s'est endormie à l'oratoire de Pau, a vu un « enfant lumineux » au sommet d'une colonne, a voulu le rejoindre, a dû traverser une rivière sur « une grosse poutre » qui y flottait, mais découvrit que c'était un serpent prêt à la dévorer. Elle lui

32 *Vie merveilleuse*, II, p. 254, 14 janvier 1877, lors d'un ravissement.

échappa de justesse, en invoquant le Seigneur. Dans une autre lettre au même destinataire, le 24 janvier 1875, autre rêve : elle est sur une pierre, s'agenouille pour prier, un serpent sort de sous ses jambes et s'installe sur la pierre. Mariam se lave à la mer car couverte de fourmis. Elle ramasse une branche et menace le serpent qui s'enfuit. Elle frotte la pierre avec du sable et de l'eau pour en ôter le poison. Face au Mal incarné par le serpent, voilà un double rituel de purification qui lui permet de triompher.

Autre fréquence dans les compositions de Mariam, comme dans sa vie : un lieu, la grotte. Rappelons que les 12 frères ayant précédé Mariam n'avaient pas survécu. Désespérée, Madame Baouardy avait décidé son époux à l'accompagner à pied, depuis I'billin jusqu'à Bethléem. Un pèlerinage de 170 km pour solliciter, à la Grotte du Lait, la Vierge, afin qu'il leur naisse une fille. Si le vœu était exaucé, on promet de la prénommer comme elle, Mariam, et d'offrir à l'église un poids de cire égal à celui de l'enfant quand elle aurait trois ans. Les futurs parents de Mariam se rendirent aussi à l'église de la Nativité, élevée sur un réseau de grottes. Mais cette visite à la chapelle du Lait, à l'endroit où une très ancienne tradition situe un séjour de Marie avant la fuite en Egypte, est intéressante. Marie aurait allaité Jésus dans cette grotte, un jet de lait aurait blanchi la paroi de roche rougeâtre. D'où la coutume populaire d'y venir demander à la Vierge une nouvelle vie.

L'association de la grotte à la vie, soit à un événement primordial et sacré, est un trait primitif observé dans toutes les sociétés préhistoriques. En premier lieu, parce que la grotte a fourni un abri aux premières communautés humaines. En Galilée, les grottes du Carmel, creusées dans un récif de bivalves et de coraux émergé il y a une centaine de millions d'années (ère secondaire), abritèrent des hommes proches de *Homo sapiens* 100000 ans avant notre ère. La grotte de Tabûn, la plus ancienne, révéla une occupation continue de 150000 ans à 40000 avant Jésus. D'autres grottes servirent de lieu de sépulture, et même de sanctuaire encore au Ier s. ap. J.-C. A Haïfa, au pied du promontoire, s'ouvre la grotte dite d'Elie vouée au culte de la fertilité avant l'ère chrétienne, ensuite intégrée à un monastère byzantin dédié à saint Elie (détruit par les Perses en 614), visitée par les pèlerins médiévaux comme la résidence du prophète éponyme, appelée autrefois « Ecole des Prophètes » par les Carmes Déchaux, nommée aujourd'hui « Grotte d'El-Khaḍer » en arabe et « Grotte de Saint Elie » en hébreu, et transformée en synagogue. A gauche de l'entrée, à l'intérieur, une petite cavité est connue comme la « Grotte de la Madone ». La grotte d'Elie est encore

fréquentée pour la guérison des malades mentaux. Une autre grotte, cette fois sur le plateau de Haïfa ou terrasse du promontoire, est aujourd'hui située sous le maître-autel de l'église du couvent carme de Stella Maris ; elle servit autrefois de tombeau. Les flancs du wâdi 'Ain es-Siah, vallée du mont Carmel à quatre kilomètres de Haïfa, sont creusés de plusieurs grottes dont, près du monastère et de l'église des ermites latins installés au XIIIe siècle au voisinage de la Source d'Elie (source jaillissant du versant Nord), une caverne à l'arrière de la Source supérieure (souvent désignée par le même nom que celle d'en bas), deux grottes superposées dites « Ecurie-chapelle » (l'inférieure, garnie d'éléments en auges, a pu être une laure byzantine) et bien d'autres que les moines occupèrent vraisemblablement. L'archéologie a montré que les grottes sous l'église de la Nativité à Bethléem étaient déjà utilisées par l'homme au Ier millénaire avant notre ère. Aux IVe-Ve s. ap. J.-C., saint Jérôme y vécut. L'actuelle basilique de l'Annonciation à Nazareth coiffe aussi deux grottes. En Judée comme en Galilée, beaucoup de maisons furent construites devant des grottes, de façon semi-troglodytique. Parfois inconnues, ces cavernes étaient mises au jour pendant les travaux et, si elles contenaient des os humains, le propriétaire devait les relever avec révérence et les réenfouir en un lieu propre, sinon l'esprit du ou des morts risquait de se venger³³. Dans le désert de Judée, des cavernes ont été fréquentées comme églises ; la plus connue de ces *cave-churches* étant celle de Khirbet eḏ-Deir à 20 km au sud de Bethléem.

Revenons à la vie de Mariam. A 12 ans, elle voulut fuir un mariage qu'on avait arrangé pour elle avec un oncle et retrouver son frère à Tarshîhâ. L'ancien domestique qui devait l'y aider lui trancha la gorge et l'abandonna pour morte dans une ruelle d'Alexandrie. Une mystérieuse femme vêtue de bleu³⁴ la découvrit et la soigna dans une grotte, pendant un mois peut-être. Elle lui annonça qu'elle ne reverrait pas sa famille, qu'elle irait en France où elle deviendrait religieuse, qu'elle serait l'enfant de saint Joseph avant de devenir la fille de sainte Thérèse, qu'elle prendrait l'habit du Carmel dans une maison, ferait

33 Cf. « The Palestinian Arab House », Toufiq Canaan, in *The Journal of the Palestine Oriental Society*, vol. XIII, 1933, p. 67.

34 « une religieuse en bleu » (*Vie merveilleuse*, I, p. 11). Mariam pensa, plus tard, qu'il s'agissait de la Vierge Marie. Elle garda au cou une large cicatrice de 8 cm de long, « plusieurs anneaux de la trachée artère en moins et des cordes vocales sectionnées » (« Portrait et itinéraire de sœur Mariam », sœur Marie-Edmée Schall, in *Mariam, le petit rien de Jésus Crucifié*, revue Carmel, 1er trimestre 1999, p. 9).

profession dans une seconde et mourrait dans une troisième, à Bethléem. Elle la confia aux franciscains de l'église Sainte-Catherine³⁵ et disparut. Après avoir travaillé comme servante à Alexandrie, à Jérusalem, à Jaffa, à Beyrouth et à Marseille, Mariam entra chez les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition à La Capelette en 1865, au carmel de Pau le 15 juin 1867, participa à l'installation du carmel de Mangalore en Inde d'août 1870 à novembre 1872, revint à Pau qu'elle quitta en 1875 pour la Palestine, débarquant à Jaffa le 6 septembre, pour rejoindre Jérusalem le 7 et Bethléem le 11 à pied, où la première pierre du futur carmel fut posée et bénie le 24 mars 1876, sur la colline de David.

Pour Mariam, la grotte signifie la naissance, le don de vie et donc l'espace privilégié où Dieu touche sa créature. Un de ses poèmes est explicite : « Je demande au Très-Haut : *Où tu demeures ?* – Je fais chaque jour une nouvelle demeure, une nouvelle naissance dans une grotte, dans une demeure basse... (...) Je suis heureuse dans une âme basse, dans une crèche, j'ouvre la porte de la grotte... »³⁶. On rapprochera ceci d'une prière : « Seigneur, gardez-moi toujours dans votre amour comme l'enfant est gardé dans les entrailles de sa Mère » (CR5, p. 13). La grotte est la transposition du ventre maternel, elle est le lieu de l'amour de Dieu.

Dans ses visions, détaillées dans sa correspondance, la grotte abrite un vieillard lié à une jeune fille anonyme ou à elle-même. En avril 1874, elle écrit au P. Bordachar qu'un vieillard sorti « de dessous un arbre ou de dedans une grotte » lui remet un bâton « pour tuer les bêtes qui viendront la dévorer »³⁷. Dans un autre courrier au chanoine, en octobre, elle évoque un vieillard « dans une grotte pas très grande », « assis sur une pierre », qui lit. A côté de lui, elle voit « une vierge toute jeune avec une couronne sur sa tête, un collier à son cou et des bracelets au bras. Elle est toute prête pour aller à la noce... elle file ; mais au lieu de lin elle file son sang qu'elle tire de son cœur, d'elle-même. Quand la vierge a eu filé plusieurs fuseaux, elle a commencé à tisser un tapis (...) »³⁸. La scène revient et elle la livre à Mgr Bracco le 3 février 1876 : « (...) je vois

35 Catherine d'Alexandrie, martyrisée sur l'ordre de l'empereur Maxence (ou serait-ce Maximin, persécuteur des chrétiens en Orient), eut ses plaies soignées par des anges. L'empereur lui fit ensuite couper la tête. Mariam étant menée dans l'église où les Alexandrins vénéraient une sainte dont l'ultime tourment avait été analogue au sien, la coïncidence frappe l'esprit.

36 *Vie merveilleuse*, II, pp. 94-95, 13 novembre 1973.

37 *Lettres*, n°46, p. 177.

38 *Lettres*, n°53, pp. 191-192.

qu'elle avance beaucoup. Le vieillard a un grand livre posé sur un rocher et lui, à genoux, lit. Quand la vierge file, il lit et il pleure ; et quand elle tisse, il tourne plusieurs pages en souriant. Je vois plus des trois quarts du livre déjà lus (...). J'ai regardé et je suis étourdie parce que, malgré moi, par un sentiment qui m'emporte, mon cœur pleure quand le vieillard pleure ; et quand il rit, mon cœur rit (...) »³⁹. On peut regarder le vieillard comme Elie ou Jérôme ou encore Pie IX dont le pontificat (1846-1878) dura la vie de Mariam. La fileuse, figure archétypale de la gardienne de la destinée et image mariale présentée dans le Protévangile (apocryphe) attribué à Jacques le Mineur au Ier s. ap. J.-C., est aussi une femme du quotidien : en Palestine, on filait au fuseau libre, sans quenouille. La teinture rouge, tirée de la cochenille du cactus, est ici le sang sacré d'une offrande, la demeure de l'âme offerte en sacrifice par le biais du tapis. Le métier à tisser, *nôl*, employé au sol par les femmes de Palestine, porte un nom dérivé du verbe *nâla*, « donner, offrir ».

Revenons sur le personnage du vieillard, en qui le prophète Elie peut être reconnu. Galiléenne et carmélite, Mariam porte à ce saint une affection spéciale. Le 19 juillet 1873, pour sa fête, elle le prie de favoriser son souhait d'établir un carmel à Bethléem : « (...) Mon cher et bien-aimé père Elie, Je viens vous souhaiter la fête ; c'est ma joie et mon bonheur. Je vous supplie, ô bien-aimé père, je désire ardemment, obtenez que Notre-Seigneur daigne accepter d'être notre fondateur de Bethléem »⁴⁰. Au IXe s. av. notre ère, sous le règne d'Akhab, Elie est l'orant de Dieu, le solitaire, l'ascète qui se prosterne au sommet du mont Carmel et défait les prophètes de Baal favorisés par Jézabel, l'épouse phénicienne du roi d'Israël (royaume du Nord) (1R17-19). Il a redonné souffle au jeune fils mort d'une veuve (1R17, 17-24). A Haïfa, nous l'avons expliqué précédemment, deux grottes sont tenues pour lieux de retraite d'Elie et le wâdi 'Aïn eș-Şiah abrite deux sources nommées « Fontaine d'Elie » qui assurent la fertilité du secteur. A l'époque byzantine, des ermites occupèrent le site, en y dressant quelques structures. Au début du XIIIe s., ceux qui vivaient là dans la pauvreté et le célibat reçurent leur Règle du patriarche de Jérusalem, Albert (né à Castrum Gualterii en Italie)⁴¹, sous forme d'une *formula vitae*. Ce fut

39 *Lettres*, n°91, p. 278.

40 *Lettres*, n°38, « Au Prophète Elie », p. 157.

41 Il avait été évêque de Bobbio. Les chanoines du Saint-Sépulcre le désignèrent comme patriarche car ils étaient essentiellement français et italiens. Leur choix fut approuvé par le roi de Jérusalem, le patriarche d'Antioche et le pape Innocent III.

la naissance de l'ordre monastique du Carmel, connu sous le nom de Carmes.⁴²

Une vieille tradition palestinienne, citée par Toufiq Canaan⁴³, voulait qu'une mère ayant perdu tous ses enfants en bas âge, emmène son dernier né au Carmel et le plonge un moment dans la citerne de Mar Elias afin qu'il soit résistant grâce au pouvoir de cette « eau vive ». Aujourd'hui, les femmes juives désirant des enfants viennent à la source pour des ablutions. Le prophète Elisée, disciple et successeur d'Elie, guérit la stérilité d'une femme à Shounem (à 80 km au nord de Jérusalem), puis, l'enfant né en effet, mais décédé plus tard, il lui rendit la vie avec la gestuelle d'Elie (2R4, 14-17, 32-37). Dans la prière précitée à Elie, Mariam « demande aussi un petit enfant pour la fille de monsieur Nédonchel », c'est-à-dire pour Caroline, fille du bienfaiteur du Carmel, devenue Madame de Courtebourne et qui ne parvenait pas à avoir d'enfant. Cette préoccupation de la fertilité de la femme et de la survie de l'enfant est universelle. La croyance au pouvoir fécondant de l'eau, associé depuis les âges reculés à la mère et à la maternité, persiste dans les pratiques populaires d'ablutions. A Tabgha, en Galilée, au bord du lac de Tibériade, une ancienne structure en cône tronqué (peut-être byzantine) attire des foules de pèlerins druzes : Tannur Hammam el-Ayub, « le four du bain de Job » réservoir d'eau claire où viennent se plonger hommes et femmes en mal d'enfants. On songe aussi au rituel de conjuration contre la démonsse Lamashtu et les fausses couches, décrit notamment par une tablette de Warka (Uruk, site du sud de l'Iraq, à mi-chemin entre Ur et Babylone) du IIIe s. av. J.-C., prescrivant l'usage de colliers de perles d'agate enfilées sur un fil rouge. Egalement aux bienfaits de la source de Massabielle, à Lourdes, découverte par Bernadette, qui guérit en 1858 le bébé de Croisine Bouhouhorts, à l'article de la mort.

La fête de Mar Elias au Carmel rassemble Juifs, Chrétiens, Musulmans et Druzes. Les couples désireux d'enfants -et de garçons surtout- croient en l'intercession d'Elie pour accomplir leur vœu. En Palestine, la figure d'Elie (ou Elias, Elijah) épouse volontiers celle

42 Littéralement : « Ordre de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont Carmel. » Le pape Innocent IV corrigea, amenda et confirma cette « Règle primitive ». Le texte le plus ancien connu de ce document date du 1er octobre 1247.

43 Canaan, JPOS 9, 1929, cité par A. Augustinovic, El-Khadr, Jérusalem, 1972, p. 61.

d'El-Khaḍr, « le Verdoyant », être légendaire, invisible, immortel, éternellement jeune, fertilisateur, dont le culte, dans tout le Levant, paraît découler de vieilles traditions babyloniennes. Elle épouse aussi celle de saint Georges chez les Chrétiens, Mar Giriès. On se souviendra que le père de Mariam portait ce prénom. Elie est donc l'interprète de Mariam auprès de Dieu.

L'entourage religieux et laïque de Mariam avait reconnu son talent de correspondante entre Dieu et l'humanité, d'où cette écoute attentive de tout ce qu'elle prononçait. Mariam se faisait messagère auprès de Dieu et des saints, pour ses amis et ceux qui avaient besoin d'un soutien (pour leur santé, leur espoir d'enfant, la paix, etc.). Ainsi, au début de 1873, elle écrit à Angèle Audiol⁴⁴ : « j'ai prié Notre Dame de Lourdes ; la première prière que je lui ai faite, c'est que ma marraine soit avec moi avant la fin de cette année. » Le 19 juillet 1873, elle « supplie » saint Elie d'obtenir « que Notre-Seigneur daigne accepter d'être notre fondateur de Bethléem. (...) d'obtenir de Marie de mitrer le père Lazare avant la fin de cette année (...) »⁴⁵ Elle intercède, tout en demandant aussi à ses amis de prier pour elle. Créditée de ce prestige-là comme d'autres, elle est naturellement tenue pour sainte par les gens et ses proches, ce dont elle se défend avec espièglerie ou agacement. « Je m'en vais te faire un peu rire de la sainte », raconte-t-elle au père Estrate le 6 février 1876 à Bethléem, « Vous connaissez qui la sainte ? (...) L'autre jour est venu monsieur Valerga (...) il est tout heureux de m'avoir attrapée ; je ne l'avais pas vu depuis Jérusalem. Je lui dis que je vais avertir mater, mais il était content d'avoir vu la sainte. Il a demandé à la voir toute seule. (...) Il m'a posé plusieurs questions. »⁴⁶ Lors de son voyage à Nazareth en mai 1878, Mariam est constamment abordée en tant que *ṣâliḥah*, « sainte » : un religieux l'interroge, à Jaffa, sur « une âme privilégiée qui voit l'avenir et qui a des effets merveilleux »⁴⁷, au Carmel de Bethléem. Elle joue l'ignorante : « vous confondez, c'est à un autre couvent. » La scène se reproduit souvent à Nazareth : « Où est la sainte ? » s'enquière des femmes qui la suivent. Elle rétorque : « Les

44 *Lettres*, n°30, p. 139. Angèle Audiol (1829-1912) entrera au Carmel de Pau en juillet 1875, y devenant sœur Elie du Saint Enfant Jésus. Elle fut l'une des fondatrices du couvent de Bethléem.

45 *Lettres*, n°38, pp. 157-158. Le père Lazare de la Croix (1828-1907), carme, participa au voyage de fondation d'un Carmel à Mangalore en Inde.

46 *Lettres*, n°92, pp. 279-280.

47 *Lettres*, n°208, au père Estrate, pp. 507-508, 9 juin 1878.

saints sont au ciel. » Les femmes comprirent vite qu'elle était justement celle qu'elles cherchaient ! Une sœur qui fut sa confidente à Bethléem la nomme⁴⁸ spontanément ainsi. Ce don de médiatrice lui est conservé après sa mort : les pèlerins chrétiens et musulmans, de nos jours, à l'billin mais surtout au carmel de Bethléem, espèrent d'elle qu'elle leur procure force et courage dans les épreuves ; ils portent sans doute bien d'autres suppliques dont on doit respecter le secret.

Quand Mariam était petite, son oncle avait accueilli un ermite de passage. Avant de s'en aller, voulant bénir les enfants, celui-ci s'était troublé en voyant Mariam et, lui serrant les mains, s'était exclamé : « Oh, je vous en prie, prenez un soin particulier de cette enfant ; soignez-la, soignez-la ! » Dans une prière, Mariam affirme : « Je me retirerai dans un désert J'appellerai Dieu mon Sauveur Je parlerai tout bas, tout bas Je parlerai cœur à cœur, Le sacrifice coûte cher Je l'offrirai de tout mon cœur. (...) » (CR3, p. 10). Elle s'inscrit directement dans la tradition érémitique palestinienne du monachisme au désert, lancée par Chariton au IV^e s. en Judée (laures au sud de Bethléem) et surtout connue par Saba et sa *Laura* du Wâdi en-Nâr, au Ve s., à l'origine du monastère de Mar Saba au sud-est de Jérusalem. On venait chercher au désert l'humilité propice à l'éclosion de l'amour pour Dieu. Au désert avec sa dimension géographique, certes, mais aussi symbolique : le retrait du monde. L'humilité de la religieuse, prônée par sainte Thérèse d'Avila⁴⁹, Mariam l'appelle et la vit, à l'instar de sa contemporaine, Marie-Bernard, sœur de la Charité de Nevers (7 janvier 1844-16 avril 1879, canonisée le 8 décembre 1933), qu'elle aurait pu rencontrer. « Je demande au Seigneur l'humilité... » (CR7, p. 47) prie-t-elle. Et encore : « O Dieu, ayez pitié d'une enfant boiteuse, d'une mouche... (...) Je suis moins qu'une petite fourmi, moins qu'un petit rien » (CR7, p. 60). A l'abbé Saint-Guily à Pau, elle écrit ceci le 19 décembre 1873 : « Et je regardais toute ma vie jusqu'à présent, tout ce que j'ai fait pour Dieu et je n'ai rien fait qui n'ait quelque tache ou de l'orgueil. Enfin vous savez mon père, plusieurs défauts m'accompagnent. Hélas ! Je me sens ma bassesse plus que je ne puis le dire, et j'étais terrassée, je ne pouvais rien dire que : « Seigneur où est votre demeure ? » Et je m'entendis cette voix : « dans un cœur droit et un esprit humilié »⁵⁰.

48 *Lettres*, p. 331.

49 *Vie écrite par elle-même*, pp. 154-155.

50 *Lettres*, n°40, pp. 160-161.

Que le Carmel de Terre Sainte soit remercié pour son accueil dans l'accomplissement de cette étude, en particulier soeur Anne-Françoise au Carmel du Saint-Enfant-Jésus à Bethléem et soeur Marie-Joséphine au monastère de Notre-Dame-du-Mont-Carmel à Haïfa. Egalement Catherine McBride, sœur de Saint-Joseph de l'Apparition à Jérusalem et les moniales melkites de Nazareth. Ainsi que Michel et Anne Dauvois à Paris. Tous ont porté ce travail par leurs prières.

Bibliographie

- *Vie merveilleuse de la Sœur Marie de Jésus Crucifié, religieuse Carmélite du voile blanc, morte en odeur de sainteté au Carmel de Bethléem, le 26 août 1878*, Sœur Marie-Thérèse Véronique, Montpellier, 1903. Tome I : Premier séjour au Carmel de Pau. Tome II : Deuxième séjour à Pau. Bethléem.
- *Florilège, extraits de lettres*, Carmel du Saint-Enfant-Jésus (Bethléem), Ed. du Carmel, coll. ExistenCiel, Toulouse, 2007.
- *Lettres de la Bienheureuse Marie de Jésus Crucifié*, Carmel du Saint-Enfant-Jésus (Bethléem), Ed. du Carmel, coll. Carmel vivant, Toulouse, 2011.
- *Prières et Cantiques*, Mariam de Galilée, Patriarcat latin de Jérusalem, 2012.
- *Mariam, la petite Arabe, Bienheureuse Sœur Marie de Jésus Crucifié*, Amédée Brunot, Ed. Salvator, Paris, 1981.
- *Pensées de Sœur Marie de Jésus Crucifié*, Denis Buzy, Ed. du Serviteur, 1993.
- *Mariam, le petit rien de Jésus Crucifié*, Collectif, revue Carmel, n°91, Ed. du Carmel, Toulouse, 1er trimestre 1999.
- *Vie de sœur Marie de Jésus Crucifié, 1846-1878*, Pierre Estrate, Paris, 1913.
- *Prier l'Esprit Saint et la Vierge Marie avec Mariam de Jésus Crucifié*, Sœur Marie-Edmée Schall, Ed. du Carmel, coll. Carmel vivant, Toulouse, 2012.
- *Sainte Mariam de Bethléem, le « petit rien » de Jésus Crucifié*, Ed. du Carmel, Toulouse, 2015.
- *Le Carmel en Terre Sainte, des origines à nos jours*, Silvano Giordano, o.c.d., Ed. Le Messager de l'Enfant Jésus, Arenzano, 1995.
- *Berthe de Saint-Cricq Dartigaux, 1835-1887*, Pierre Estrate, Franciscan Printing Press, Jerusalem, 1987.
- *Le Château de l'âme ou Le Livre des demeures*, Thérèse d'Avila, Ed. du Seuil, Paris, 1977 (original, 1577).
- *Vie écrite par elle-même*, Thérèse d'Avila, Ed. du Seuil, Paris, 1995 (original, 1662-1565).
- *Histoire d'une âme*, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, Ed. du Cerf/DDB, Paris, 1998.
- *Bernadette Soubirous*, Anne Bernet, Ed. Perrin, coll. Tempus, Paris, 2007